

Variations sur un documentaire de Georges Franju

Muriel Pic se nourrit des images d'abattoir du « Sang des bêtes », de Franju (1949), pour en livrer un « montage » conceptuel et intime

MARIANNE DAUTREY

Une écriture qui rêve est une écriture qui pense. Muriel Pic en fait la démonstration magistrale dans son nouveau livre, *En regardant le sang des bêtes*. Sans doute a-t-elle été à bonne école, elle qui, en théoricienne de la littérature, un peu philosophe aussi, un peu poète également, a écrit sur le romancier allemand W. G. Sebald, a étudié et publié le poète Henri Michaux et a traduit le philosophe allemand Walter Benjamin. Ces trois grands écrivains, assurément d'illustres et singuliers rêveurs, montrent aussi

qu'il y a un art et une technique pour amener une écriture à rêver et que ceux-ci reposent sur certaines situations, certains dispositifs, certains adjuvants. Michaux, comme Benjamin, employait des drogues, Sebald, lui, se droguait aux documents et aux archives...

Et Muriel Pic? Muriel Pic, ici, boit des yeux le « *sang des bêtes* », elle se nourrit de l'expérience « *étonnante* » produite par son spectacle, comme l'indique le titre de son ouvrage. Peut-être pas tout à fait directement toutefois. Si son titre renvoie littéralement au sang des bêtes, celui qui, concrètement, s'écoule des gorges des animaux vidés de leur sang dans les abattoirs, il réfère aussi au titre du court-métrage documentaire réalisé en 1949 par Georges Franju. Ainsi est-ce médiatisé par ces images venues de l'après-guerre que lui arrive tout ce

sang: le sang y est noir, constate-t-elle, « *alors il faut imaginer* ».

Vie antérieure et intérieure

Mais, parce que l'écriture qui rêve et pense, c'est d'abord celle du *Sang des bêtes*, la technique adoptée par Muriel Pic n'est pas tant celle du vampirisme que celle de l'enchâssement. C'est un protocole. Son texte s'inscrit dans le temps du film et est scandé par son rythme. Son écriture se greffe sur les plans de Franju, les paroles de Jean Painlevé, le scénariste. Dans l'espace d'indécision ou d'ambivalence poétique qu'ouvre le film, elle progresse, erratique, par associations, citations, par « *montage* », précise Muriel Pic. Entre les images romantiques, tendres et mélancoliques d'une banlieue d'après-guerre et celles, tout aussi romantiques mais crues et cruelles, de

l'abattoir, sont tacitement suggérés le fossé et le lien secret entre la mise à mort des bêtes et la vie des hommes qui, se remettant douloureusement des désastres de la guerre, recommencent à aimer et à manger à leur faim.

Muriel Pic, elle, est ramenée dans une vie antérieure et intérieure, aux abords d'un abattoir à Lyon, où elle devenait animale et où, dans le silence aveugle, elle percevait sans le savoir le cri des bêtes. Devant l'effondrement tout en grâce du lourd corps d'un cheval blanc, devant les soubresauts nerveux des veaux égorgés et la précision des gestes des bouchers ou la majesté des corps inertes des bœufs desquamés reposant dans leur peau, la perception aveuglée de Muriel Pic oscille entre les réminiscences. Un poisson tué sans le savoir, une grand-mère tireuse de cartes et des lambeaux de textes et

d'images entremêlées: le *Bœuf écorché* de Rembrandt, l'impuissance de La Rochefoucauld à voir sa propre mort et, subitement, l'agitation effrénée des pattes des moutons couchés sur le dos, décapités, deviennent un mille-pattes...

Errant, aveugle, dans les ruines du cinéma comme dans l'indécision morale et l'indétermination de l'enfance, moitié animale moitié humaine, Muriel Pic diffracte à l'infini l'événement que fut le film de Franju: en 1949, après les massacres de la guerre, celui qui allait réaliser *Les Yeux sans visage* a donné un visage à une vie et une pratique de la mort au sein de nos sociétés en paix, insidieusement invisible d'ordinaire. ■

EN REGARDANT LE SANG DES BÊTES,
de Muriel Pic,
Trente-trois morceaux, 86 p., 16 €.